

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre LXXXI - XC]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

1739. que votre Altesse royale soit en Prusse quand nous ferons près de Clèves? J'espère au moins que nous y ferons si long-temps qu'enfin nous y verrons *sulutare meum*.

Je suis avec un profond respect, etc.

L E T T R E L X X X I

D E M. D E V O L T A I R E.

28 février.

M O N S E I G N E U R ,

JE reçois la lettre de votre Altesse royale du 3 février, et je lui réponds par la même voie; nous avons sur le champ répété l'expérience de la montre dans le récipient: la privation d'air n'a rien changé au mouvement qui dépend du ressort. La montre est actuellement sous la cloche; je crois m'apercevoir que le balancier a pu aller peut-être un peu plus vite, étant plus libre dans le vide; mais cette accélération est très-peu de chose, et dépend probablement de la nature de la montre. Quant au ressort, il est évident, par l'expérience, que l'air n'y contribue en rien; et pour la matière subtile de *Descartes*, je suis son très-humble serviteur. Si cette matière, si ce torrent de tourbillons va dans un sens, comment les ressorts qu'elle produirait pourraient-ils opérer de tous les sens? Et puis, qu'est-ce que c'est que des tourbillons? Mais que m'importe la machine pneumatique? c'est votre machine, Monseigneur, qui m'importe;

c'est la santé du corps aimable, qui loge une si belle ame. Quoi ! je suis donc réduit à dire à votre Altesse royale ce qu'elle m'a si souvent daigné dire ; conservez-vous ; travaillez moins. Vous le disiez, Monseigneur, à un homme dont la conservation est inutile au monde ; et moi je le dis à celui dont le bonheur des hommes doit dépendre. Est-il possible, Monseigneur, que votre accident ait eu de telles suites ? J'ai eu l'honneur d'écrire à votre Altesse royale, par M. *Pletz*, j'ai écrit aussi en droiture ; hélas ! je ne puis être au nombre de ceux qui veillent auprès de votre personne. *Nisus* et *Euryalus* amuseront peut-être plus votre convalescence que ne feraient des calculs. Je ne m'étonne pas que le héros de l'amitié ait choisi un tel sujet ; j'en attends les premières scènes avec impatience. *Scipion*, *César*, *Auguste* firent des tragédies, *cur non Federicus* ?

Votre Altesse royale me fait trop d'honneur ; elle oppose trop de bonté à mes malheurs ; j'ai fait tant de changement à la *Henriade*, que je suis obligé de lui envoyer l'ouvrage tout entier, avec les corrections. Si elle ordonne la voie par laquelle il faut lui faire tenir l'ouvrage qu'elle protège, elle sera obéie. Je suis trop heureux, malgré mes ennemis ; je la remercie mille fois ; et tout ce que vous daignez me dire pénètre mon cœur. Que je bavarderais, si ma déplorable santé me permettait d'écrire davantage. Je suis à vos pieds, Monseigneur ; je ne respire guère ; mais c'est pour *Emilie* et pour mon dieu tutélaire.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

LETTRE LXXXII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg , le 8 de mars.

MON CHER AMI,

1739. **D**EPUIS la dernière lettre que je vous ai écrite, ma santé a été si languissante, que je n'ai pu travailler à quoi que ce pût être. L'oïfiveté m'est un poids beaucoup plus insupportable que le travail et que la maladie. Mais nous ne sommes formés que d'un peu d'argile, et il serait ridicule au suprême degré d'exiger beaucoup de santé d'une machine qui doit, par sa nature, se détraquer souvent, et qui est obligée de s'user pour périr enfin.

Je vois, par votre lettre, que vous êtes en bon train de corriger vos ouvrages. Je regrette beaucoup que quelques grains de cette sage critique ne soient pas tombés sur la pièce que je vous ai adressée. Je ne l'aurais point exposée au soleil, si ce n'avait été dans l'intention qu'il la purifiât. Je n'attends point de louanges de Cirey, elles ne me sont point dues; je n'attends de vous que des avis et de sages conseils. Vous me les devez assurément, et je vous prie de ne point ménager mon amour propre.

J'ai lu avec un plaisir infini le morceau de la Henriade que vous avez corrigé. Il est beau, il est superbe. Je voudrais bien, indépendamment de cela, avoir fait celui que vous retranchez. Je suis destiné, je

crois, à sentir plus vivement que les autres les beautés dont vous ornez vos ouvrages: ces beaux vers que je viens de lire m'ont animé de nouveau du feu d'*Apollon*. Telle est la force de votre génie, qu'il se communique à plus de deux cents lieues. Je vais monter mon luth pour former de nouveaux accords.

1739.

Il n'y a point lieu de douter que vous réussirez dans la nouvelle tragédie que vous travaillez. Lorsque vous parlez de la gloire, on croit en entendre discourir *Jules César*. Parlez-vous de l'humanité? c'est la nature qui s'explique par votre organe. S'agit-il d'amour? on croit entendre le tendre *Anacréon* ou le chancre divin qui soupira pour *Lesbie*. En un mot il ne vous faut que cette tranquillité d'ame que je vous souhaite de tout mon cœur, pour réussir et pour produire des merveilles en tout genre.

Il n'est point étonnant que l'académie royale ait préféré quelque mauvais ouvrage de physique à l'excellent essai de la marquise. Combien d'impertinences ne se font pas dites en philosophie? De quelles absurdités l'esprit humain ne s'est-il point avisé dans les écoles? Quel paradoxe reste-t-il à débiter qu'on n'ait point soutenu? Les hommes ont toujours penché vers le faux: je ne fais par quelle bizarrerie la vérité les a toujours moins frappés. La prévention, les préjugés, l'amour propre, l'esprit superficiel feront, je crois, pendant tous les siècles, les ennemis qui s'opposeront aux progrès des sciences; et il est bien naturel que des savans de profession aient quelque peine à recevoir les lois d'une jeune et aimable dame qu'ils reconnaîtraient tous pour l'objet de leur admi-

1739.

ration dans l'empire des grâces , mais qu'ils ne veulent point reconnaître pour l'exemple de leurs études dans l'empire des sciences. Vous rendez un hommage vraiment philosophique à la vérité : ces intérêts , ces raisons petites ou grandes , ces nuages épais qui obscurcissent pour l'ordinaire l'œil du vulgaire , ne peuvent rien sur vous.

Il ferait à souhaiter que les hommes fussent tous au-dessus des corruptions de l'erreur et du mensonge ; que le vrai et le bon goût servissent généralement de règles dans les ouvrages sérieux , et dans les ouvrages d'esprit. Mais combien de savans sont capables de sacrifier à la vérité les préjugés de l'étude et le prix de la beauté , et les ménagemens de l'amitié ? Il faut une ame forte pour vaincre d'aussi puissantes oppositions. Les vents sont très-bien , comme vous en convenez , dans la caverne d'*Eole* , d'où je crois qu'il ne faut les tirer que pour cause.

J'ai été vivement touché des persécutions qu'on vous a suscitées : ce sont des tempêtes qui ôtent pour un temps le calme à l'Océan , et je souhaiterais bien d'être le Neptune de l'*Enéide* , afin de vous procurer la tranquillité que je vous souhaite très-sincèrement. Souffrez que je vous rappelle ces deux beaux vers de l'*Épître à Emilie* , où vous vous faites si bien votre leçon :

*Tranquille au haut des cieux que Newton s'est soumis ,
Il ignore en effet s'il a des ennemis.*

Laissez au-dessous de vous , croyez-moi , cet essaim méprisable et abject d'ennemis aussi furieux qu'impuissans. Votre mérite , votre réputation vous servent

d'égide. C'est en vain que l'envie vous poursuivra ; ses traits s'émousseront et se briseront tous contre l'auteur de la *Henriade*, en un mot, contre *Voltaire*. De plus, si le dessein de vos ennemis est de vous nuire, vous n'avez pas lieu de les redouter ; car ils n'y parviendront jamais ; et s'ils cherchent à vous chagriner, comme cela paraît plus apparent, vous ferez très-mal de leur donner cette satisfaction. Persuadé de votre mérite, enveloppé de votre vertu, vous devez jouir de cette paix douce et heureuse qui est ce qu'il y a de plus désirable en ce monde. Je vous prie d'en prendre la résolution. Je m'y intéresse par amitié pour vous, et par cet intérêt que je prends à votre santé et à votre vie.

Mandez-moi, je vous prie, où, par qui, et comment je dois faire parvenir ce que je vous destine et à la marquise. Tout est emballé ; agissez rondement, et mandez-moi, comme je le souhaite, ce que vous trouvez de plus expédient.

La marquise me demande si j'ai reçu l'extrait de *Newton*, qu'elle a fait. J'ai oublié de lui répondre sur cet article. Dites-lui, je vous prie, que *Thiriot* me l'avait envoyé, et qu'il m'a charmé comme tout ce qui vient d'elle. En vérité elle en fait trop ; elle veut nous dérober à nous autres hommes tous les avantages dont notre sexe est privilégié. Je tremble que, si elle se mêle de commander des armées, elle ne fasse rougir les cendres des *Condés* et des *Turennes*. Opposez-vous à des progrès qui nous en font encore envisager d'autres dans l'éloignement, et faites du moins qu'une forte de gloire nous reste.

Césarion, qui me tient compagnie, vous assure

— mille fois de son amitié; il ne se passe point de jour
1739. que nous ne nous entretenions sur votre sujet.

Je suis rempli de projets; pour peu que ma santé revienne, vous ferez inondé de mes ouvrages à Cirey, comme le fut l'Italie par l'invasion des Goths. Je vous prie d'être toujours mon juge et non pas mon panégyriste. Je suis avec l'estime la plus fervente,

Mon cher ami,

votre très-fidèlement affectionné ami,

FÉDERIC.

LETTRE LXXXIII.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 22 de mars.

MON CHER AMI,

JE me suis trop pressé de vous découvrir mes projets de physique. Il faut l'avouer, ce trait sent bien le jeune homme qui, pour avoir pris une légère teinture de physique, se mêle de proposer des problèmes aux maîtres de l'art. Passez cependant à un ignorant de vous faire une petite objection sur ce vide que vous supposez entre le soleil et nous.

Il me semble que dans le traité de la lumière, *Newton* dit que les rayons du soleil sont de la matière, et qu'ainsi il fallait qu'il y eût un vide, afin que ces rayons pussent parvenir à nous en si peu de temps. Or, comme ces rayons sont matériels, et qu'ils

occupent cet espace immense , tout cet intervalle se trouve donc rempli de cette matière lumineuse ; ainsi il n'y a point de vide , et la matière subtile de *Descartes*, ou l'éther , comme il vous plaira de la nommer , est remplacée par votre lumière. Que devient donc le vide ? Après ceci , n'attendez plus de moi un seul mot de physique.

Je suis un volontaire en fait de philosophie ; je suis très-persuadé que nous ne découvrirons jamais les secrets de la nature ; et restant neutre entre les sectes , je peux les regarder sans prévention , et m'amuser à leurs dépens.

Je ne regarde point avec la même indifférence ce qui concerne la morale ; c'est la partie la plus nécessaire de la philosophie , et qui contribue le plus au bonheur des hommes. Je vous prie de vouloir corriger la pièce que je vous envoie *sur la tranquillité* ; ma santé ne m'a pas permis de faire grand'chose. J'ai , en attendant , ébauché cet ouvrage. Ce sont des idées croquées que la main d'un habile peintre devrait mettre en exécution.

J'attends le retour de mes forces pour commencer ma tragédie ; je ferai ce que je pourrai pour réussir. Mais je sens bien que la pièce toute achevée ne fera bonne qu'à servir de papillotes à la marquise.

Je médite un ouvrage sur le prince de *Machiavel* ; tout cela roule encore dans ma tête , et il faudra le secours de quelque divinité pour débrouiller ce chaos.

J'attends avec impatience la *Henriade* ; mais je vous demande instamment de m'envoyer la critique des endroits que vous retranchez. Il n'y aurait rien de plus instructif ni de plus capable de former le goût

1739. que ces remarques. Servez-vous, s'il vous plaît, de la voie de *Michalet* pour me faire tenir vos lettres; c'est la meilleure de toutes.

Mandez-moi, je vous prie, des nouvelles de votre santé; j'appréhende beaucoup que ces persécutions et ces affaires continuelles qu'on vous fait, ne l'altèrent plus qu'elle ne l'est déjà. Je suis avec bien de l'estime,
Mon cher ami,

votre très-affectionné et fidèle ami,
FÉDÉRIC.

LET TRE LXXXIV.

DU PRINCE ROYAL.

A Remusberg, le 15 d'avril.

J'AI été sensiblement attendri du récit touchant que vous me faites de votre déplorable situation. Un ami à la distance de quelques centaines de lieues, paraît un homme assez inutile dans le monde; mais je prétends faire un petit essai en votre faveur, dont j'espère que vous retirerez quelque utilité. Ah! mon cher *Voltaire*, que ne puis-je vous offrir un asile, où assurément vous n'auriez rien de semblable à souffrir que le font les chagrins que vous donne votre ingrate patrie. Vous ne trouveriez chez moi ni envieux, ni calomnieux, ni ingrats; on saurait rendre justice à vos mérites, et distinguer parmi les hommes ce que la nature a si fort distingué parmi ses ouvrages.

Je voudrais pouvoir soulager l'amertume de votre condition ; et je vous assure que je pense aux moyens de vous servir efficacement. Consolerez-vous toujours de votre mieux , mon cher ami , et pensez que pour établir une égalité de conditions parmi tous les hommes , il vous fallait des revers capables de balancer les avantages de votre génie , de vos talens , et de l'amitié de la marquise.

1739.

C'est dans des occasions semblables qu'il nous faut tirer de la philosophie des secours capables de modérer les premiers transports de douleur , et de calmer les mouvemens impétueux que le chagrin excite dans nos ames. Je fais que ces conseils ne coûtent rien à donner , et que la pratique en est presque impossible , je fais que la force de votre génie est suffisante pour s'opposer à vos calamités. Mais on ne laisse point que de tirer des consolations du courage que nous inspirent nos amis.

Vos adversaires sont d'ailleurs des gens si méprisables , qu'assurément vous ne devez pas craindre qu'ils puissent ternir votre réputation. Les dents de l'envie s'émousseront toutes les fois qu'elles voudront vous mordre. Il n'y a qu'à lire sans partialité les écrits et les calomnies qu'on sème sur votre sujet pour en connaître la malice et l'infamie. Soyez en repos , mon cher *Voltaire* , et attendez que vous puissiez goûter les fruits de mes soins.

J'espère que l'air de Flandre vous fera oublier vos peines , comme les eaux du Léthé en effaçaient le souvenir chez les ombres.

J'attends de vos nouvelles pour savoir quand il serait agréable à la marquise que je lui envoyasse une

1739. lettre pour le duc d'*Artemberg*. Mon vin d'Hongrie et l'ambre languissent de partir: j'enverrai le tout à Bruxelles, lorsque je vous y aurai arrivé.

Ayez la bonté de m'adresser les lettres que vous m'écrirez de Cirey par le marchand *Michélet*, c'est la voie la plus courte. Mais si vous m'écrivez de Bruxelles, que ce soit sous l'adresse du général *Bork* à Vésel. Vous vous étonnerez de ce que j'ai été si longtemps sans vous répondre; mais vous débrouillerez facilement ce mystère quand vous saurez qu'une absence de quinze jours m'a empêché de recevoir votre lettre qui m'attendait ici.

Je vous prie de ne jamais douter des sentimens d'amitié et d'estime avec lesquels je suis,

votre très-fidèle ami,

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X X X V.

D E M. D E V O L T A I R E.

A Cirey, le 15 d'avril.

MONSIEUR,

EN attendant votre *Nisus* et *Euryale*, votre Altesse royale essaye toujours très-bien ses forces dans ses nobles amusemens. Votre style français est parvenu à un point d'exactitude et d'élégance, que j' imagine que vous êtes né dans le Versailles de *Louis XIV*, que *Bossuet* et *Fénélon* ont été vos maîtres d'école, et madame de *Sévigné* votre nourrice. Si vous voulez

cependant vous asservir à nos misérables règles de versification, j'aurai l'honneur de dire à votre Altesse royale qu'on évite autant qu'on le peut chez nos timides écrivains de se servir du mot *croient* en poésie; parce que si on le fait de deux syllabes, il résulte une prononciation qui n'est pas française, comme si on prononçait *croïnt*; et si on le fait d'une syllabe, elle est trop longue. Ainsi au lieu de dire: 1739.

Ils croient réformer, stupides téméraires, etc.

les Apollons de Remusberg diront tout aussi aisément:

Ils pensent réformer, stupides téméraires.

Ce qui me charme infiniment, c'est que je vois toujours, Monseigneur, un fond inépuisable de philosophie dans vos moindres amusemens.

Quant à cette autre philosophie plus incertaine qu'on nomme physique, elle entrera, sans doute, dans votre sanctuaire, et vos objections sont déjà des instructions.

Il faut bien que les rayons de lumière soient de la matière, puisqu'on les divise, puisqu'ils échauffent, qu'ils brûlent, qu'ils vont et viennent, puisqu'ils poussent un ressort de montre exposé près du foyer de verre du prince de Hesse. Mais si c'est une matière précisément comme celle dont nous avons trois ou quatre notions, si elle en a toutes les propriétés; c'est sur quoi nous n'avons que des conjectures assez vraisemblables.

A l'égard de l'espace que remplissent les rayons du soleil, ils sont si loin de composer un plein absolu

— dans le chemin qu'ils traversent, que la matière qui
 1739. sort du soleil en un an ne contient peut-être pas deux
 pieds cubes, et ne pèse peut-être pas deux onces.

Le fait est que *Roëmer* a très-bien démontré, malgré
 les *Maraldi*, que la lumière vient du soleil à nous en
 sept minutes et demie; et d'un autre côté *Newton*
 a démontré qu'un corps qui se meut dans un fluide
 de même densité que lui, perd la moitié de sa vitesse,
 après avoir parcouru trois fois son diamètre; et bien-
 tôt perd toute sa vitesse. Donc il résulte que la lumière,
 en pénétrant un fluide plus dense qu'elle, perdrait sa
 vitesse beaucoup plus vite, et n'arriverait jamais à
 nous; donc elle ne vient qu'à travers l'espace le plus
 libre.

De plus, *Bradley* a découvert que la lumière qui
 vient de *Sirius* à nous, n'est pas plus retardée dans
 son cours que celle du soleil. Si cela ne prouve pas
 un espace vide; je ne fais pas ce qui le prouvera.

Votre idée, Monseigneur, de réfuter *Machiavel* est
 bien plus digne d'un prince tel que vous que de
 réfuter de simples philosophes: c'est la connaissance
 de l'homme, ce sont ses devoirs qui sont votre étude
 principale; c'est à un prince comme vous à instruire
 les princes. J'oserais supplier, avec la dernière instance,
 votre Altesse royale de s'attacher à ce beau dessein et
 de l'exécuter.

Cette bonté que vous conservez, Monseigneur,
 pour la *Henriade* ne vient, sans doute, que des idées
 très-oppoées au machiavélisme que vous y avez
 trouvées. Vous avez daigné aimer un auteur égale-
 ment ennemi de la tyrannie et de la rebellion. Votre
 Altesse royale est encore assez bonne pour m'ordonner

de lui rendre compte des changemens que j'ai faits. — 1739.
J'obéis.

1^o Le changement le plus considérable est celui du combat de d'Ailly contre son fils. Il m'a paru que cette aventure, touchante par elle-même, n'avait pas une juste étendue, qu'on n'émeut point les cœurs en ne montrant les objets qu'en passant. J'ai tâché de suivre le bel exemple que *Virgile* donne dans *Nisus* et *Euryale* : il faut, je crois, présenter les personnages assez long-temps aux yeux pour qu'on ait le temps de s'y attacher. J'aime les images rapides; mais j'aime à me reposer quelque temps sur des choses attendrissantes.

Le second changement le plus important est au dixième chant. Le combat de *Turenne* et d'*Aumale* me semblait encore trop précipité. J'avais évité la grande difficulté qui consiste à peindre les détails; j'ai lutté depuis contre cette difficulté, et voici les vers:

O Dieu! cria *Turenne*, arbitre de mon roi, etc.

Je suis, je crois, *Monseigneur*, le premier poète qui ait tiré une comparaison de la réfraction de la lumière, et le premier français qui ait peint des coups d'escrime portés, parés et détournés.

*In tenui labor, at tenuis non gloria, si quem
Numina lava sinunt, auditque vocatus Apollo.*

Numina lava, ce sont ceux qui me persécutent; et *vocatus Apollo*, c'est mon protecteur de *Remusberg*.

1739. Pour achever d'obéir à mon *Apollon*, je lui dirai encore que j'ai retranché ces quatre vers qui terminent le premier chant.

Sur-tout, en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez. grande reine, à des vérités dures
Qu'un autre eût pu vous taire, ou saurait mieux voiler,
Mais que Bourbon jamais n'a pu dissimuler.

Comme ces vérités dures dont parle *Henri IV* ne regardent point la reine *Elisabeth*, mais des rois qu'*Elisabeth* n'aimait point, il est clair qu'il n'en doit point d'excuses à cette reine; et c'est une faute que j'ai laissé subsister trop long-temps. Je mets donc à sa place:

Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse, etc.

Voici, au sixième chant, une petite addition; c'est quand *Potier* demande audience:

Il élève la voix; on murmure, on s'empresse, etc.

J'ai cru que ces images étaient convenables au poème épique: *ut pictura poësis erit.*

Au septième chant, en parlant de l'enfer, j'ajoute.

Etes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs, et couchés sur des fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours filés par la mollesse?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfesans, vous, amis des vertus,

Qui

Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché les fruits de trente ans de sagesse ?

1739.

Voilà de quoi inspirer peut-être, Monseigneur, un peu de pitié pour les pauvres damnés, parmi lesquels il y a de si honnêtes gens. Mais le changement le plus essentiel à mon poëme, c'est une invocation qui doit être placée immédiatement après celle que j'ai faite à une déesse étrangère, nommée *la Vérité*. A qui dois-je m'adresser, si ce n'est à son favori, à un prince qui l'aime et qui la fait aimer, à un prince qui m'est aussi cher qu'elle, et aussi rare dans le monde ? C'est donc ainsi que je parle à cet homme adorable, au commencement de la *Henriade* :

Et toi, jeune héros, toujours conduit par elle,
Disciple de Trajan, rival de Marc-Aurèle,
Citoyen sur le trône, et l'exemple du Nord,
Sois mon plus cher appui, sois mon plus grand support ;
Laisse les autres rois, ces faux Dieux de la terre,
Porter de toutes parts ou la fraude ou la guerre :
De leurs fausses vertus laisse-les s'honorer :
Ils désolent le monde, et tu dois l'éclairer.

Je demande en grâce à votre Altesse royale, je lui demande à genoux de souffrir que ces vers soient imprimés dans la belle édition qu'elle ordonne qu'on fasse de la *Henriade*. Pourquoi me défendrait-elle, à moi, qui n'écris que pour la vérité, de dire celle qui m'est la plus précieuse ?

Je compte envoyer à votre Altesse royale de quoi l'amuser, dès que je serai aux Pays-Bas. Je n'ai pas laissé

Corresp. du roi de P... etc. Tome I. B b

— 1739. de faire de la besogne, malgré mes maladies; *Apollon-Remus* et *Emilie* me soutiennent. Madame du Châtelet ne fait encore ni comment remercier votre Altesse royale, ni comment donner une adresse pour ce bon vin d'Hongrie. Nous comptons partir au commencement de mai; j'aurai l'honneur d'écrire à votre Altesse royale dès que nous nous ferons un peu orientés.

Comme il faut rendre compte de tout à son maître, il y a apparence qu'au retour des Pays-Bas nous songerons à nous fixer à Paris. Madame du Châtelet vient d'acheter une maison bâtie par un des plus grands architectes de France, et peinte par *le Brun* et par *le Sueur* (*); c'est une maison faite pour un souverain qui ferait philosophe; elle est heureusement dans un quartier de Paris qui est éloigné de tout; c'est ce qui fait qu'on a eu pour deux cents mille francs ce qui a coûté deux millions à bâtir et à orner; je la regarde comme une seconde retraite, comme un second Cirey. Croyez, Monseigneur, que les larmes coulent de mes yeux quand je songe que tout cela n'est pas dans les Etats de *Marc-Aurèle-Fédéric*. La nature s'est bien trompée en me faisant naître bourgeois de Paris. Mon corps seul y fera; mon ame ne fera jamais qu'auprès d'*Emilie* et de l'adorable prince dont je ferai à jamais, avec le plus profond respect, et, si son Altesse royale le permet, avec tendresse, etc.

(*) L'hôtel Lambert.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Cirey, le 25 d'avril.

MONSEIGNEUR,

J'AI donc l'honneur d'envoyer à votre Altesse royale la lie de mon vin. Voici les corrections d'un ouvrage qui ne fera jamais digne de la protection singulière dont vous l'honorez. J'ai fait au moins tout ce que j'ai pu ; votre auguste nom fera le reste. Permettez encore une fois, Monseigneur, que le nom du plus éclairé, du plus généreux, du plus aimable de tous les princes, répande sur cet ouvrage un éclat qui embellisse jusqu'aux défauts mêmes ; souffrez ce témoignage de mon tendre respect, il ne pourra point être soupçonné de flatterie. Voilà la seule espèce d'hommages que le public approuve. Je ne suis ici que l'interprète de tous ceux qui connaissent votre génie. Tous savent que j'en dirais autant de vous, si vous n'étiez pas l'héritier d'une monarchie.

1739.

J'ai dédié Zaïre à un simple négociant ; je ne cherchais en lui que l'homme. Il était mon ami, et j'honorais sa vertu. J'ose dédier la Henriade à un esprit supérieur. Quoiqu'il soit prince, j'aime plus encore son génie que je ne révère son rang.

Enfin, Monseigneur, nous partons incessamment, et j'aurai l'honneur de demander les ordres de votre

1739. — Altesse royale dès que la chicane qui nous conduit, nous aura laissé une habitation fixe. Madame du Châtelet va plaider pour de petites terres, tandis que probablement vous plaiderez pour de plus grandes, les armes à la main. Ces terres sont bien voisines du théâtre de la guerre que je crains,

Mantua vae misera nimium vicina Cremona!

Je me flatte qu'une branche de vos lauriers mise sur la porte du château de Beringhen, le sauvera de la destruction. Vos grands grenadiers ne me feront point de mal, quand je leur montrerai de vos lettres. Je leur dirai : *non hic in prælia veni*. Ils entendent *Virgile*, sans doute, et s'ils voulaient piller, je leur crierais : *barbarus has segetes!* Ils s'enfuiraient alors pour la première fois. Je voudrais bien voir qu'un régiment prussien m'arrêtât! Messieurs, dirais-je, savez-vous bien que votre prince fait graver ma *Henriade*, et que j'appartiens à *Emilie*. Le colonel me priait à souper, mais par malheur je ne soupe point.

Un jour je fus pris pour un espion par les soldats du régiment de Conti; le prince leur colonel vint à passer, et me pria à souper au lieu de me faire pendre. Mais actuellement, Monseigneur, j'ai toujours peur que les puissances ne me fassent pendre au lieu de boire avec moi. Autrefois le cardinal de *Fleuri* m'aimait, quand je le voyais chez madame la maréchale de *Villars*; *altri tempi, altre cure*. Actuellement c'est la mode de me persécuter, et je ne conçois pas comment j'ai pu glisser quelques plaisanteries dans cette lettre, au milieu des vexations qui accablent mon ame et des perpétuelles souffrances qui détruisent mon corps.

Mais votre portrait, que je regarde, me dit toujours : —

Macte animo.

1739.

*Durum, sed levius fit patientiâ,
Quidquid corrigere est nefas.*

J'ose exhorter toujours votre grand génie à honorer *Virgile* dans *Nisus* et dans *Euryalus*, et à confondre *Machiavel*. C'est à vous à faire l'éloge de l'amitié. C'est à vous de détruire l'infame politique qui érige le crime en vertu. Le mot politique signifie, dans son origine primitive, *citoyen*, et aujourd'hui, grâce à notre perversité, il signifie *trompeur de citoyens*. Rendez-lui, Monseigneur, sa vraie signification. Faites connaître, faites aimer la vertu aux hommes.

Je travaille à finir un ouvrage que j'aurai l'honneur d'envoyer à votre Altesse royale dès que j'aurai reposé ma tête. Votre Altesse royale ne manquera pas de mes frivoles productions, et tant qu'elles l'amuseront, je suis à ses ordres.

Madame la marquise du Châtelet joint toujours ses hommages aux miens.

Je suis avec le plus profond respect et la plus grande vénération,

Monseigneur, etc.

LETTRE LXXXVII.

DU PRINCE ROYAL.

A Rupin, le 16 de mai.

MON CHER AMI,

1739 J'AI reçu deux de vos lettres presque en même-temps, et sur le point de mon départ pour Berlin, de façon que je ne puis répondre qu'en gros à toutes les deux.

Je vous ai une obligation infinie de ce que vous m'avez communiqué les changemens que vous avez faits à la *Henriade*. Il n'y a que vous qui soyez supérieur à vous-même; tous les changemens que je viens de lire sont très-bons, et je ne cesse de m'étonner de la force que la langue française prend dans vos ouvrages. Si *Virgile* fût né citoyen de Paris, il n'aurait pu rien faire d'approchant du combat de *Turenne*. Il y a un feu dans cette description qui m'enlève. Avouez-nous la vérité: vous y fûtes présent à ce combat, vous l'avez vu de vos yeux, et vous avez écrit sur vos tablettes chaque coup d'épée porté, reçu et paré: vous avez noté chacun des gestes des champions, et par cette force supérieure qu'ont les grands génies, vous avez lu dans leurs cœurs tout ce que pensaient ces vaillans combattans.

Le Carache n'eût pas mieux dessiné les attitudes difficiles de ce duel; et *le Brun*, avec tout son coloris,

n'aurait assurément rien fait de semblable au petit portrait de la réfraction que fait l'aimable, le cher poëte philosophe. 1739.

L'endroit ajouté au chant septième est encore admirable et très-propre à occuper une place dans l'édition que je fais préparer de la *Henriade*. Mais, mon cher *Voltaire*, ménagez la race des bigots, et craignez vos persécuteurs; ce seul article est capable de vous faire des affaires de nouveau; il n'y a rien de plus cruel que d'être soupçonné d'irréligion. On a beau faire tous les efforts imaginables pour sortir de ce blâme, cette accusation dure toujours; j'en parle par expérience, et je m'aperçois qu'il faut être d'une circonspection extrême sur un article dont les fots font un point principal.

Vos vers sont conformes à la raison, ils doivent ainsi l'être à la vérité; et c'est justement pourquoi les idiots et les stupides s'en formaliseront. Ne les communiquez donc point à votre ingrate patrie; traitez-la comme le soleil traite les Lapons. Que la vérité et la beauté de vos productions ne brillent donc que dans un endroit où l'auteur est estimé et vénéré, dans un pays enfin où il est permis de ne point être stupide, où l'on ose penser et où l'on ose tout dire.

Vous voyez bien que je parle de l'Angleterre. C'est là que j'ai trouvé convenable de faire graver la *Henriade*. Je ferai l'avant-propos, que je vous communiquerai avant que de le faire imprimer. *Pine* composera les tailles-douces, et *Knobeldorf* les vignettes. On ne saurait assez honorer cet ouvrage, et on n'en peut assez estimer l'auteur respectable. La postérité m'aura l'obligation de la *Henriade* gravée, comme nous l'avons à

— ceux qui nous ont conservé l'Enéide, ou les ouvrages
1739. de *Phidias* et de *Praxitèle*.

Vous voulez donc que mon nom entre dans vos ouvrages. Vous faites comme le prophète *Elie* qui, montant au ciel, à ce qu'en dit l'histoire, abandonna son manteau au prophète *Elisée*. Vous voulez me faire participer à votre gloire. Mon nom fera comme ces cabanes qui se trouvent placées dans de belles situations; on les fréquente à cause des paysages qui les environnent.

Après avoir parlé de la *Henriade* et de son auteur, il faudrait s'arrêter, et ne point parler d'autres ouvrages; je dois cependant vous tenir compte de mes occupations.

C'est actuellement *Machiavel* qui me fournit de la besogne. Je travaille aux notes sur son *Prince*, et j'ai déjà commencé un ouvrage qui réfutera entièrement ses maximes, par l'opposition qui se trouve entre elles et la vertu, aussi-bien qu'avec les véritables intérêts des princes. Il ne suffit point de montrer la vertu aux hommes, il faut encore faire agir les ressorts de l'intérêt, sans quoi il y en a très-peu qui soient portés à suivre la droite raison.

Je ne saurais vous dire le temps où je pourrai avoir rempli cette tâche, car beaucoup de dissipations me viendront à présent distraire de l'ouvrage. J'espère cependant, si ma santé le permet, et si mes autres occupations le souffrent, que je pourrai vous envoyer le manuscrit d'ici à trois mois. *Nisus* et *Euryale* attendront, s'il leur plaît, que *Machiavel* soit expédié. Je ne vas que l'allure de ces pauvres mortels qui

cheminent tout doucement, et mes bras n'embrassent
que peu de matière. 1739.

Ne vous imaginez pas, je vous prie, que tout le monde ait cent bras comme *Voltaire-Briarée* : un de ses bras faist la physique, tandis qu'un autre s'occupe avec la poésie, un autre avec l'histoire, et ainsi à l'infini. On dit que cet homme a plus d'une intelligence unie à son corps, et que lui seul fait toute une académie. Ah! qu'on se sentirait tenté de se plaindre de son sort, lorsqu'on réfléchit sur le partage inégal des talens qui nous sont échus. On me parlerait en vain de l'égalité des conditions; je soutiendrai toujours qu'il y a une différence infinie entre cet homme universel dont je viens de parler, et le reste des mortels.

Ce me ferait une grande consolation, à la vérité, de le connaître; mais nos destins nous conduisent par des routes si différentes, qu'il paraît que nous sommes destinés à nous fuir.

Vous m'envoyez des vers pour la nourriture de mon esprit, et je vous envoie des recettes pour la convalescence de votre corps. Elles sont d'un très-habile médecin que j'ai consulté sur votre santé : il m'assure qu'il ne désespère point de vous guérir; servez-vous de ses remèdes, car j'ai l'espérance que vous vous en trouverez soulagé.

Comme cette lettre vous trouvera, selon toutes les apparences, à Bruxelles, je peux vous parler plus librement sur le sujet de son éminence (*) et de toute votre patrie. Je suis indigné du peu d'égard qu'on a pour vous, et je m'emploierai volontiers pour vous

(*) Le cardinal de Fleuri.

1739. procurer du moins quelque repos. Le marquis de la Chétardie, à qui j'avais écrit, est malheureusement parti de Paris; mais je trouverai bien le moyen de faire insinuer au cardinal ce qu'il est bon qu'il sache au sujet d'un homme que j'aime et que j'estime.

Le vin d'Hongrie et l'ambre partiront dès que je saurai si c'est à Bruxelles que vous fixerez votre étoile errante et la chicane. Mon marchand de vin, *Honi*, vous rendra cette lettre; mais lorsque vous voudrez me répondre, je vous prie d'adresser vos lettres au général *Bork* à Vésel.

Le cher *Césarion*, qui est ici présent, ne peut s'empêcher de vous réitérer tout ce que l'estime et l'amitié lui font sentir sur votre sujet.

Vous marquerez bien à la marquise jusqu'à quel point j'admire l'auteur de l'*Essai sur le feu*, et combien j'estime l'amie de M. de *Voltaire*.

Je suis, avec ces sentimens que votre mérite arrache à tout le monde, et avec une amitié plus particulière encore,

votre très-fidèle ami,
FÉDÉRIC.

LETTRE LXXXVIII

DU PRINCE ROYAL.

mai.

MON CHER AMI,

JE n'ai qu'un moment à moi pour vous assurer de
mon amitié, et pour vous prier de recevoir l'écritoire
d'ambre et les bagatelles que je vous envoie. Ayez la
bonté de donner l'autre boîte, où il y a le jeu de
quadrille, à la marquise. Nous sommes si occupés
ici qu'à peine a-t-on le temps de respirer. Quinze
jours me mettront en situation d'être plus prolix.

1739.

Le vin d'Hongrie ne peut partir qu'à la fin de
l'été, à cause des chaleurs qui sont survenues. Je suis
occupé à présent à régler l'édition de la *Henriade*.
Je vous communiquerai tous les arrangemens que
j'aurai pris là-dessus.

Nous venons de perdre l'homme le plus savant de
Berlin, le répertoire de tous les savans d'Allemagne,
un vrai magasin de sciences; le célèbre M. de *la*
Croze vient d'être enterré avec une vingtaine de lan-
gues différentes, la quintessence de toute l'histoire
et une multitude d'historiettes dont sa mémoire pro-
digieuse n'avait laissé échapper aucune circonstance.
Fallait-il tant étudier pour mourir au bout de qua-
tre-vingts ans? ou plutôt ne devait-il point vivre
éternellement pour récompense de ses belles études?

1739.

Les ouvrages qui nous restent de ce savant prodigieux ne le font pas assez connaître, à mon avis. L'endroit par lequel M. de *la Croze* brillait le plus, c'était, sans contredit, sa mémoire; il en donnait des preuves sur tous les sujets, et l'on pouvait compter qu'en l'interrogeant sur quelque objet qu'on voulût, il était présent, et vous citait les éditions et les pages où vous trouviez tout ce que vous souhaitiez d'apprendre. Les infirmités de l'âge n'ont diminué en rien les talens extraordinaires de sa mémoire, et jusqu'au dernier moment de sa vie, il a fait amas de trésors d'érudition que sa mort vient d'enfouir pour jamais avec une connaissance parfaite de tous les systèmes philosophiques, qui embrassait également les points principaux des opinions jusqu'aux moindres minuties.

M. de *la Croze* était assez mauvais philosophe; il suivait le système de *Descartes*, dans lequel on l'avait élevé, probablement par prévention et pour ne point perdre la coutume qu'il avait contractée depuis une septantaine d'années d'être de ce sentiment. Le jugement, la pénétration, et un certain feu d'esprit qui caractérise si bien les esprits originaux et les génies supérieurs, n'étaient point du ressort de M. de *la Croze*; en revanche, une probité égale en toutes ses fortunes le rendait respectable et digne de l'estime des honnêtes gens.

Plaignez-nous, mon cher *Voltaire*; nous perdons de grands hommes, et nous n'en voyons pas renaître. Il paraît que les savans et les orangers font de ces plantes qu'il faut transplanter dans ce pays, mais que notre terrain ingrat est incapable de reproduire lorsque

les rayons arides du soleil, ou les gelées violentes des hivers les ont une fois fait sécher. C'est ainsi qu'insensiblement et par degrés la barbarie s'est introduite dans la capitale de l'univers, après le siècle heureux des *Cicérons* et des *Virgiles*. Lorsque le poète est remplacé par le poète, le philosophe par le philosophe, l'orateur par l'orateur, alors on peut se flatter de voir perpétuer les sciences. Mais lorsque la mort les ravit les uns après les autres, sans qu'on voie ceux qui peuvent les remplacer dans les siècles à venir, il ne semble point qu'on enterre un savant, mais plutôt les sciences.

Je suis avec tous les sentimens que vous faites si bien sentir à vos amis, et qu'il est si difficile d'exprimer,

votre très-fidèle ami,

FÉDÉRIC.

L E T T R E L X X X I X.

DE M. DE VOLTAIRE.

mai.

VOTRE Altesse royale prend le parti des citadelles contre *Machiavel* : il paraît que l'empire pense de même, car on a tiré vraiment douze cents florins de la caisse pour les réparations de Philisbourg, qui en exigent, dit-on, plus de douze mille.

Il n'y a guère de places dans les deux Siciles : voilà pourquoi ce pays change si souvent de maître,

— S'il y avait des Namur, des Valenciennes, des Tournay, des Luxembourg dans l'Italie :
1739.

Che or giù da l'Alpi non vedrei torrenti

Scender d'armati ne di sangue tinta

Bever l'onda del Po, gallici armenti ;

Ne la vedrei del non suo ferro cinta ,

Pugnar col braccio di straniera genti ,

Per servir sempre , o vincitrice , o vinta.

Il faudra bien qu'au printemps prochain l'empereur et les Anglais reprennent ce beau pays ; il serait trop long-temps sous la même domination. Ah ! Monseigneur, heureux qui peut vivre sous vos lois !

J'ai commencé, Monseigneur, à prendre de votre poudre : ou il n'y a point de Providence, ou elle me fera du bien. Je n'ai point d'expression pour remercier *Marc-Aurèle* devenu *Esculape*.

Je suis avec le plus profond respect et la plus tendre reconnaissance, etc.

L E T T R E X C.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le premier juin.

MONSEIGNEUR,

M A destinée est de devoir à votre Altesse royale le rétablissement de ma santé; il y a près d'un mois qu'on m'empêche d'écrire; mais enfin l'envie d'écrire à mon souverain m'a rendu des forces. Il fallait que je fusse bien mal, pour que les vers que je reçus de Berlin, datés du 26 avril, ne pussent ranimer mon corps en échauffant mon ame. Cette épître sur la nécessité de remplir le vide de l'année par l'étude, est, je crois, le meilleur ouvrage de vers qui soit sorti de mon *Marc-Aurèle* moderne.

1739.

*C'est ainsi qu'à Berlin, à l'ombre du silence,
Je consacrais mes jours aux Dieux de la science.*

Toute cette fin-là est achevée, et le reste de la pièce brille par-tout d'étincelles d'imagination. Votre raison a bien de l'esprit; mais il y a encore un de vos enfans qui m'intéresse davantage, c'est la réfutation de *Machiavel*. Je viens de la relire. Je puis encore une fois assurer votre Altesse royale que c'est un ouvrage nécessaire au genre humain. Je ne vous cacherai point qu'il y a des répétitions, et que c'est le plus bel arbre du monde qu'il faut élaguer. Je vous dis la

1739. vérité, grand Prince, comme vous méritez qu'on vous la dise, et j'espère que, quand vous serez un jour sur le trône, vous trouverez des amis qui vous la diront. Vous êtes fait pour être unique en tout genre et pour goûter des plaisirs que les autres rois sont faits pour ignorer. M. de *Keiserling* vous avertira quand par hasard vous aurez passé une journée sans faire des heureux; et le cas arrivera rarement. Pour moi, je mettrai, en attendant, les points et les virgules à l'*Anti-Machiavel*. Je vais profiter de la permission que votre Altesse royale m'a donnée. J'écris aujourd'hui à un libraire de Hollande, en attendant qu'il y ait à Berlin une belle imprimerie et une belle manufacture de papier, qui fournisse toute l'Allemagne. Je viens d'apprendre dans le moment, qu'il y a quelques anciennes brochures imprimées contre le prince de *Machiavel*. On m'a fait connaître le titre de trois; la première est *Anti-Machiavel*; la seconde, *Discours d'Etat contre Machiavel*; la troisième, *Fragmens contre Machiavel*.

Je serais bien aise de les voir, afin d'en parler, s'il en est besoin dans ma préface; mais ces ouvrages sont probablement fort mauvais, puisqu'ils sont difficiles à trouver; cela ne retardera en rien l'impression du plus bel ouvrage que je connaisse. Que vous y faires un portrait vrai des Français et du gouvernement de France! Que le chapitre sur les puissances ecclésiastiques est intéressant et fort! La comparaison de la Hollande avec la Russie, les réflexions sur la vanité des grands seigneurs, qui sont les souverains en miniature, sont des morceaux charmans. Je vais dans l'instant en achever la quatrième lecture, la

plume

plume à la main. Cet ouvrage réveille bien en moi l'envie d'achever l'histoire du siècle de *Louis XIV*; 1739. je suis honteux de faire tant de choses frivoles, quand mon prince m'enseigne à en faire de solides.

Que dira de moi votre Altesse royale? on va jouer une tragédie nouvelle de ma façon, à Paris, et ce n'est point Mahomet; c'est une pièce toute d'amour, toute distillée à l'eau rose des dames françaises. (1) Voilà pourquoi je n'ai pas osé en parler encore à votre Altesse royale. Je suis honteux de ma mollesse: cependant la pièce n'est point sans morale; elle peint les dangers de l'amour, comme Mahomet peint les dangers du fanatisme. Au reste, je compte corriger encore beaucoup ce Mahomet, et le rendre moins indigne de vous être dédié. Je vais refondre toute la pièce. Je veux passer ma vie à me corriger, et à mériter les bonnes grâces de mon adorable souverain et d'*Emilie*. Votre Altesse royale a dû recevoir un peu de philosophie de ma part, et beaucoup de la sienne. Madame du Châtelet est ce que je voudrais être, digne de votre cour.

Je suis avec un profond respect et la plus vive reconnaissance, etc.

(1) Cette pièce toute d'amour, dont il a été déjà question dans les lettres précédentes, est *Zulime*.